

La fin des abeilles

Certaines semaines où je suis extrêmement occupée, je ne prends même pas le temps de téléphoner à ma mère. S'il lui arrivait quelque chose, je ne le saurais pas. Je la soupçonne de vouloir mourir sans déranger personne, sans autre signe avant-coureur qu'une phrase qu'elle a lâchée dernièrement sur le ton du constat. *Je me demande si dans un an je pourrai encore faire mon nettoyage de printemps.* (...) Elle l'a dit sereinement comme elle m'avait dit, l'année de ses soixante-quinze ans : *c'est la dernière fois que je vais voir mes ruches dans le bois.*

Les ruches étaient distantes d'un kilomètre de la maison et le chemin pour y parvenir accidenté, particulièrement lorsqu'il s'agissait de pousser une brouette pleine de cadres aux alvéoles gorgées de miel. Notre père avait construit l'abri à ruches, avec son toit de toile goudronnée et ses cloisons d'épicéas pleurant, autre miel, leur sève d'or. Mais c'est notre mère qui s'occupait du reste, emballée dans sa combinaison grillagée au niveau des yeux, un chapeau informe sur la tête, des élastiques aux poignets pour qu'aucune des ouvrières en folie ne s'immisce entre la toile du vêtement et les gants de plastique. Martienne auréolée d'une escadrille bourdonnante, elle avait des gestes doux que nous ne lui connaissions pas, elle si brusque avec les balais, casseroles, couverts et seaux. Si le ménage était une guerre, le soin aux abeilles lui conférait une délicatesse de démineur. Oui, c'était une autre mère, celle qui retirait les hausses des ruches avec une lenteur calculée, sortait les cadres un à un, les brossait délicatement pour en faire tomber les ouvrières, les plaçait dans la brouette comme s'il s'agissait de

tableaux de maîtres, veillant à ne pas les heurter, à en décaler l'ordonnance.

J'observais cette métamorphose de loin, immobile sur les cailloux du chemin. Quand elle empoignait la brouette pour revenir vers la maison, je maintenais cette distance car toujours quelques abeilles jalouses de leur miel la poursuivaient, leur dard se perdant dans les replis de la combinaison. Plus loin, elles abandonnaient la partie et ma mère ôtait enfin son chapeau et son masque grillagé. Je retrouvais la femme pressée que je connaissais, ses enjambées rapides, l'air de penser déjà à la suite, la soupe laissée sur le coin du fourneau, la table à mettre, les lits qu'aèrent dès l'aube les fenêtres grandes-ouvertes. Il fallait fermer, replier, retirer, dresser, retrouver le servir des gens après le servir des abeilles. (...)

C'est la dernière fois que je... Cette sérénité dans l'exposition des symptômes du grand âge, je l'interprète comme l'aboutissement d'un processus qui a sans doute charrié pendant des mois, silencieusement, sa cargaison de renoncement, cette appellation chrétienne du chagrin. D'autres fois je me dis qu'il ne peut s'agir, venant d'une femme aussi enthousiaste, que de la conscience de la plénitude de sa vie passée – travaux, éducation des enfants, lectures, joies et peines, n'en jetez plus, la cour est pleine. (...)

Quand notre mère mourra, elle redeviendra apicultrice pour l'éternité. La mort reproduira ce sfumato délicat à travers lequel, enfant, je la contemplais dans la pénombre du bois, observant, à bonne distance, la femme douce qu'elle était, par les abeilles, devenue.

Caroline Lamarche, extrait – paru dans la revue Boustro - de *La fin des abeilles*,
texte inédit.